

271.9102
Y839gr
1957

CHANOINE LIONEL GROULX



UNE FEMME DE GENIE AU CANADA



COMITÉ DES FONDATEURS
25 OUEST, RUE JARRY, MONTRÉAL-11





Bibliothèque Nationale du Québec

*Une femme de génie
au Canada*

Nihil obstat: Émile GERVAIS, S. J., cens.
dioc., Montréal, 20 février 1957. *Imprimatur:* † J.-C. CHAUMONT, Év. auxiliaire
de Montréal, 21 février 1957.

Collection « Textes » N° 11

*Une femme de génie
au Canada*

La Vénérable Mère d'Youville

Chanoine Lionel GROULX

COMITÉ DES FONDATEURS
25, RUE JARRY OUEST, MONTRÉAL - 11



Marguerite Dufrost de Lajemmerais
veuve d'Youville (1701-1771)

BX
4366
28674
1957

Mère d'Youville

par le chanoine Lionel GROULX

On extrait de la terre, mêlé à de la glaise, à des sels, un grain de minerai qui n'a l'air de rien. Débarrassé de ses scories, ce minerai émet aussitôt des rayons radioactifs; bombardé par des neutrons, il déclenche, avec la fission nucléaire, une formidable énergie. Miracles du monde physique. Seraient-ils sans analogie dans le monde moral? Selon le rêve de Teilhard de Chardin, des êtres d'élite crèveraient-ils déjà la vieille chrysalide humaine pour un vol, un dépassement de l'espèce, « dernière perfection de notre univers » ?

Nous sommes fin de septembre 1747. Par les rues de Montréal, une charette vient à passer. Elle emporte, étendue sur un mauvais grabat, une convalescente, encore mal remise d'une longue maladie. Partie de la maison de Madame Lacorne, coin des rues Saint-Claude et Saint-Paul, la charette se dirige vers l'hôpital des Frères Charon, à la Pointe-à-Callières. En ce pitoyable appareil, qui eût regardé, au fond des yeux, cette convalescente aux traits amaigris, encore plus accablée d'épreuves que de son mal, y eût-il aperçu le feu ardent, inextinguible des grands rêveurs et des grands bâtisseurs? Où s'en va cette femme? Elle croyait ne s'en aller qu'au relèvement d'un hôpital en ruines. Soupçonnait-elle, elle-même, les miracles de bonté et d'énergie, les œuvres prestigieuses, que Dieu ferait jaillir de sa tête et de son cœur? Soupçonnait-elle qu'elle portait en soi le grain d'un uranium sacré? Mais d'abord, qui est-elle, cette femme? Quel est son passé?

Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais est née en l'an de la grande paix iroquoise, le 15 octobre 1701, à

Varenes. La petite demoiselle porte en soi le meilleur sang de la Nouvelle-France. Son père, Christophe Dufrost, gentilhomme breton, passé au Canada en 1687, a glorieusement servi, au temps de Denonville et de Frontenac, contre les Iroquois. Sa mère, Marie-René de Varenes, est fille de René Gauthier de Varenes, officier de Carignan, seigneur de Varenes, chevalier de Saint-Louis, qui mourra gouverneur des Trois-Rivières; Marie-Renée est donc sœur de Pierre Gaultier de la Verendrye, le célèbre explorateur, et, par sa mère, petite-fille du patriarche Pierre Boucher de Boucherville. Parentage qui allie les Varenes aux La Valtrie, aux de Tilly, aux de Bleury, aux Hertel de Rouville, aux de Muy: presque tout le clinquant de la noblesse coloniale. Famille honorable aussi que celle des Lajemmerais qui donnera dix prêtres à l'Église, dont l'un, Alexandre Taché, grand parmi les plus grands missionnaires de l'Ouest, futur évêque de Saint-Boniface.

Mlle Marie-Marguerite Dufrost est l'aînée d'une famille de six enfants. Autour de son berceau, ne cherchons point la fée; nulle n'a voltigé autour de ce front d'enfant. Autant le dire tout de suite: l'histoire que nous allons raconter n'a rien de la légende gracieuse ni du roman rose, rien de la lumineuse jeunesse qui débute comme un air de fête. Dieu a d'ailleurs sa manière à lui de préparer ses élus à leur mission: les faire passer d'ordinaire par un creuset terrible. Dans le monde des fondateurs, peu d'âmes se seront vues buriner, triturer dans le creuset divin, avec autant de dureté, oserait-on dire, que Marguerite Dufrost.

La fillette n'a que sept ans lorsqu'elle perd son père, ce qui lui vaut d'entrer toute jeune à l'école de la misère. Christophe Dufrost de Lajemmerais, simple capitaine de troupes au Canada, et depuis 1705 seulement, n'a jamais eu, pour faire vivre sa famille, que sa maigre solde d'offi-

cier: c'est-à-dire de quoi tout juste ne pas mourir de faim. A sa mort, sa veuve et ses six enfants sont acculés à la mendicité. Le marquis de Vaudreuil, les Raudot père et fils supplient, importunent le ministre de la Marine, lui représentent que « par la grande connaissance que nous avons de sa misère... la dame de Lajemmerais est entièrement dénuée de tout et chargée de six enfants ». Six ans passeront, six ans d'attente pénible, avant que l'on obtienne la risible somme de cinquante écus, pension alors payée par le grand roi aux veuves d'officiers.

La petite Marguerite pourra faire deux ans de couvent chez les Ursulines de Québec; mais grâce à des personnes charitables. A douze ans, elle rentre au foyer aider tout bonnement sa mère dans les fonctions domestiques. On la voit dans le rôle de petite maman auprès de ses cadets, frères et sœurs. Et c'est là, sans doute, qu'elle acquiert ses vertus d'éducatrice par quoi, plus tard, elle fera de ses deux fils deux prêtres. Elle grandit. Elle a dix-huit ans, l'âge où les jeunes gens et surtout les jeunes filles effeuillent volontiers la vie comme les strophes d'un poème doré. La mère de Marguerite se charge de saccager le rêve de son aînée. Mariée en secondes noces à un individu assez équivoque, la pauvre veuve ajoutée, à la plaie d'argent de sa famille, la plaie autrement plus vive de la déconsidération dans son milieu social. Après cela Mlle Marguerite peut-elle encore espérer le beau mariage? Elle n'est pas une mondaine; mais elle est de son âge et de son sexe. Elle aime le monde, et puisqu'elle est femme, elle ne se refuse pas, dans ses atours, un brin de coquetterie, pas plus qu'il ne lui déplaît de se faire aimer. Voyons-la, telle qu'on nous la décrit, de corps bien fait, de grande taille, mais gracieuse, une brune claire, de traits réguliers, l'œil vif, intelligent, en somme « l'une des plus belles personnes de son temps », avec ce grand air que ces gens d'ancien régime portent si naturellement.

Presque tout ce qu'il faut pour être recherchée et tenir la dragée haute aux prétendants. La dragée, comment l'a-t-elle pu tant abaisser devant celui-là dont Marguerite Dufrost de Lajemmerais fit son fiancé, ce François d'You, beau cavalier, dit l'histoire, mais si l'on en juge par son portrait, au vrai fort écaillé, du Château de Ramezay, beau, mais avec un petit air si frondeur et si bravache ? Son père, au surplus, Pierre You de la Découverte, a d'abord fait ses écoles de voyageur et de trafiquant avec le suspect Cavelier de la Salle ; puis, il s'est tristement illustré à l'île aux Tourtes ; et le fils François, c'est connu, a fait ses écoles de trafiquant auprès de son père et aux mêmes lieux restés, après eux, si mal famés.

Mystère, à coup sûr, que ces amours étranges de la sage Marguerite, que tous ont dit de solide jugement, si l'on ne savait qu'en leurs attachements, ces dames ou demoiselles mettent souvent moins de raison que de sentiment et qu'à l'homme qui leur plaît elles prêtent gratuitement tout ce qu'il n'a pas et tout ce qu'il devrait avoir, don gracieux qu'elles complètent de leurs immensurables illusions. Le dénouement de ces sortes d'unions n'offre rien d'imprévu. Le poème doré devient d'ordinaire un « poème de cendre et d'or », où, comme dans les poèmes de Paul Morin, la cendre recouvre généreusement l'or.

Le beau cavalier d'You, trop fringant pour n'être pas volage et dissipateur, dévora en quelques années son bien, si toutefois il en possédait ; et pendant qu'il y était, ce trafiquant de fourrures de contrebande et, par surcroît, d'alcool, comme cela allait de soi, dévora rageusement sa santé et le bien et le bonheur de sa femme. Il mourut en 1730, à vingt-huit ans, après huit années de mariage. Il légua à sa veuve des dettes, et il la laissait, à vingt-huit ans elle-même, mère de deux enfants en bas âge et enceinte d'un troisième. Déjà, du vivant de son mari, la



Le vieil Hôpital général où mourut la Vénérable. Cet édifice est encore visible près de celui des Douanes au Carré Youville.

jeune femme a dû gagner, par le travail, sa vie et celle de ses enfants, sans s'assurer toujours « l'honnête nécessaire ». Encore une fois, l'école de la misère.

* *
*

Ici pourtant commence la vraie vie, la grande vie de Marguerite Dufrost de Lajemmerais. Vie déjà marquée du signe de la croix; mais la croix ne cessera plus de s'enfoncer dans sa chair et jusqu'à ces jointures où l'âme prend les stigmates du Christ.

Cette enfance et cette jeunesse meurtries, seraient-ce, dans les desseins de Dieu, le noviciat préparatoire à quelque vocation? Mystère des appels divins qui parfois vont chercher l'élus si loin, le retournent brusquement et l'entraînent à sa tâche par des chemins si obscurs! C'est à cette heure que deux hommes de Dieu jettent les yeux sur la jeune veuve.

Dans le Montréal d'alors, un hôpital menace décadence. Fondé en 1692, on l'appelle populairement l'Hôpital Charon, du nom de son fondateur, François Charon de la Barre. Figurent aussi parmi les associés du fondateur, outre Jean Fredin, deux frères de la recluse Jeanne Le Ber: tous quatre hommes de piété autant que de fortune. A la Pointe-à-Callières, ils élèveront le plus large édifice religieux de Ville-Marie.

Qu'a-t-il manqué à ces quatre qui, en même temps qu'un hôpital, fondaient un ordre: les Frères hospitaliers de la Croix et de Saint-Joseph? Que leur a-t-il manqué pour réussir? Un fondateur peut-être moins entreprenant, d'une activité moins éparpillée, moins dévorante. A ce fondateur, sans doute, eût-il encore fallu, avec des associés plus persévérants, une aide plus prompte du clergé pour la formation des Frères, et une opposition moins catégo-

rique des autorités métropolitaines à toute fondation d'Ordre nouveau.

Les inévitables malheurs vont s'enchaîner: choix de sujets trop improvisé, conception indécise, un hôpital pour pauvres et infirmes se transformant ou se dédoublant en « hôpital-collège », c'est-à-dire en école élémentaire, en école technique pour garçons, en pépinière de frères enseignants; puis, mort inopinée du fondateur en 1719, finances branlantes par emprunts inconsidérés, fuite aux Antilles du Frère Louis Turc de Castelveyre, successeur de Charon, saisies judiciaires, procès, défections nombreuses au sein de la communauté: plus qu'il ne faut pour précipiter la fin.

En 1737, une tentative de passer l'œuvre aux Frères des Écoles chrétiennes échoue. En 1744, les derniers survivants des Frères hospitaliers, quatre vieillards décrépits, supplient Mgr de Pontbriand de les décharger de leur hôpital. Ainsi, hélas, allait avorter, aux mains des hommes, une fondation religieuse d'homme, l'une des rares au Canada, alors qu'en pareilles entreprises tant de femmes ont trouvé le tour de si merveilleusement réussir.

A Montréal, donc, une œuvre d'hommes est à repêcher. Deux vénérables sulpiciens: M. Le Pappé du Lescôat et M. Louis Normant de Faradon, l'un après l'autre curés de Notre-Dame, ne voient pas dépérir sans tristesse une œuvre indispensable aux pauvres de la ville. Cette œuvre, il faudrait la ressaisir, la sauver. Mais avec qui? Par qui? Auraient-ils eu cette affreuse pensée qu'il n'y a que les femmes vraiment pour repêcher une fondation d'homme? M. de Lescôat, directeur de la jeune veuve d'Youville, lui aurait dit, au lendemain de son deuil: « Consolez-vous, ma fille, Dieu vous destine à une grande œuvre, et vous relèverez une maison sur son déclin. » M. Normant, héritier de la direction spirituelle de la dame, après la mort de M. de Lescôat, prend sur lui de donner suite à la

prophétie de son confrère. Le sulpicien a pu observer la piété de la jeune femme, détachée du monde avant son deuil; il a vu l'épouse pleurer, avec des larmes sincères, le mari qui le méritait si peu; il a vu la mère se dépensant pour l'éducation de ses deux fils, futurs prêtres; il a vu l'officière de la Confrérie de la Sainte-Famille visiter les pauvres, les malades, se rendre à l'Hôpital général pour y raccomoder les hardes de quelques indigents délaissés et crasseux; il a constaté aussi, sans doute, l'ingéniosité de cette dame de charité, son génie pratique, son merveilleux esprit d'initiative. Et il s'est dit: Celle-là est la femme providentielle; elle et pas d'autre relèvera l'hôpital; et, à cette fin, Dieu, sans doute, fera d'elle la mère d'une famille religieuse.

Bien pénétré de son double plan, M. Normant se met aussitôt à l'œuvre: la jeune Mme d'Youville s'imposera un commencement de noviciat approprié: elle prendra chez elle quelques pauvres; puis l'abbé lui recrute une compagne; bientôt, à ces deux, deux autres jeunes personnes se joignent. Alors on loue une maison, on s'y installe avec cinq pauvres qui passeront bientôt à dix. Et voilà le noyau formé et la communauté à son berceau. Mais Dieu est là.

A ce premier noviciat, il se réserve de superposer le sien. Et les épreuves de recommencer.

* *
*

La minuscule communauté n'a pas encore pris forme que déjà, contre elle, complotent dans l'ombre des influences redoutables. Qu'y a-t-il au fond de cette ligue ou cabale où l'on voit s'agiter des personnages de couleurs fort diverses, opposition violente partie de haut, et qui va tourner au soulèvement populaire? La cible maîtresse,

les « pelés », les « galeux », il semble que ce soient non pas les Jésuites, pour cette fois, mais les Sulpiciens. En effet, et sournoisement, que ne seraient-ils pas en train de machiner ? L'étranglement, la mort ni plus ni moins d'une institution d'utilité publique, refuge des pauvres et foyer de maîtres d'école : l'Hôpital général ! Et le motif de cette machination ? Un sordide intérêt. L'hôpital fermé et la Congrégation des Frères hospitaliers dissoute, les Sulpiciens, par contrat passé jadis, récupérerait terrains et bâtiments. De là, de la part de nos « Messieurs », l'interdiction obstinée faite aux Frères de se recruter de nouveaux sujets. De là aussi, en cette affaire, la complicité de l'évêque, Mgr Dosquet, lui-même d'ailleurs un Sulpicien. Ainsi dissertent les mauvaises langues.

Sous ces préoccupations d'apparent civisme, s'en cache-t-il d'autres moins élevées, et, par exemple, l'inquiétude de créanciers menacés de la disparition de leurs débiteurs ? Ou encore de chatouilleuses sympathies de commerçants pour l'œuvre de collègues estimés : François Charon de La Barre, Pierre Le Ber, qui, dans l'entreprise, ont englouti des sommes considérables ? Au reste, et après tout, se dit-on, pourquoi tuer une communauté existante, encore capable d'une transfusion de sang, au profit d'une autre encore à naître ? Pourquoi cette dérogation flagrante aux intentions des fondateurs et même de Sa Majesté le roi ?

Motifs qu'officiers, marchands, habitants de la ville étalent solennellement, en novembre 1738, dans une pétition à nul autre que Monseigneur le comte de Maurepas, secrétaire d'État. En tête des signataires figurent Boisberthelot de Beaujours, gouverneur de Montréal, et, après celui-là, les grandes vedettes du monde militaire, de la justice, et du commerce, le marguillier en charge de Notre-Dame, un Le Ber de Senneville, des Gamelin, un Maugras, proches parents de Madame d'Youville.

Et pourquoi et comment ces derniers sont-ils là ? C'est que nous voici bien au nœud tragique du drame qui se prépare. Au profit de qui opérerait la machination sulpicienne ? Au profit d'une femme, complice et marionnette des « Messieurs ». Et le nom de cette femme, qu'évoque-t-il ? Tout un monde de colères et de ressentiments encore vifs. Tout un passé de rivalités mercantiles où se sont affrontées les pires passions : souvenir des exploits de ces Youville, père et fils, qui, embusqués à l'île aux Tourtes, ont, pendant des années, capté au passage les flottilles de castor, ont ravi aux marchands-équipiers de Montréal une part importante de leur commerce, les ont empêchés de recouvrer leurs prêts aux voyageurs, aux sauvages, ont conduit quelques-uns de ces commerçants aux bords de la ruine, diminution de castor qui, au surplus, a affecté toute la population de l'île montréalaise. Exploits de mercantis et de cupides sans scrupule qui, pour extorquer la fourrure aux caravanes de l'Ouest, ont illustré leur île et le bout de l'île de Montréal de scandaleuses beuveries et de crimes révoltants. Quel joli bouillon offert aux imaginations et aux rancœurs ! Et quel dangereux ferment à jeter dans une population d'oreille réceptive.

Dans le voisinage de la maison Le Verrier, coin des rues Notre-Dame et Saint-Pierre, l'on n'a pas vu sans déplaisir s'installer la petite communauté suspecte et qui a pour supérieure qui l'on sait. Tout de suite quelque chose de trouble s'est mis à couver sous la cendre. L'alerte est donnée. L'abbé Normant a-t-il eu quelque soupçon ? Le jour où il a introduit ses dirigées dans leur première demeure, il n'a pu se défendre de leur servir une pressante exhortation sur le rôle de la croix dans la fondation des œuvres de Dieu. Il leur a même annoncé la persécution. Prédication opportune. Le surlendemain, un samedi, pour la première fois la petite communauté se hasarde à sortir.



Mme Charlotte Boisjoli jouait le rôle de Mère d'Youville
à la radio. On la voit devant le vieux poêle de la Vénérable.



C'est jour de la Toussaint. Craintive, elle se met en route vers l'église Notre-Dame. Aussitôt, comme sur un signal donné, les portes des voisins s'ouvrent, une foule se jette dans la rue. On vocifère, on hue, on conspu la Youville et ses compagnes; on les poursuit à coups de pierres. Les jours suivants, mêmes scènes, mêmes tapages. Et tout cela sous l'œil paterne des autorités. Dans la famille de la fondatrice, c'est à qui se désassocierait de sa ténébreuse entreprise. Les Récollets, qui habitent tout proche, entrent eux-mêmes dans la cabale. Un jour que Mme d'Youville et ses compagnes se présentent à la communion, les bons Pères la leur refusent publiquement, comme à des pécheresses scandaleuses.

Toujours fertile en inventions et en ragots, la calomnie s'en donne à cœur joie. En leur cachette de la maison Le Verrier, que font là la Youville et ses comparses? Elles tiennent boutique clandestine, boutique secrète et infâme, dit l'un; elles y attirent les sauvages, leur vendent de l'eau-de-vie, dit l'autre; non seulement elles vendent de l'alcool, mais elles en boivent, affirme un troisième. Regardez-les aller, tituber dans la rue. Ça, des religieuses? Jamais de la vie! Mais des ivrognesses, des prostituées — le mot est prononcé —, des Sœurs grises, quoi! grisées d'alcool.

Partis de ce train, où les langues, où les cancons vont-ils s'arrêter? Car enfin, cet alcool de trafic, où le prennent-elles ces contrebandières? Qui le leur fournit? Point d'autres que les protecteurs de ces filles, ceux qui les ont assemblées: les Messieurs de Saint-Sulpice. Et, du doigt, l'on pointe le Séminaire.

Caprice, humeur changeante des foules. Moins de soixante ans après la mort de Jeanne Mance, des scènes aussi disgracieuses pouvaient se passer dans l'ancienne Ville-Marie qui devait tant aux fils d'Olier.

Dieu est-il content de ses novices? Leur noviciat toucherait-il à sa fin? Pas encore. D'autres épreuves, plus intimes, plus cruciales, semble-t-il, s'abattent sur l'infime communauté. Ceux qu'il charge de ses grandes missions, le Seigneur les veut si purs, si absolument détachés de tout, morts au monde et à eux-mêmes. Ces femmes font vivre leurs pauvres du travail de leurs mains. Les moins robustes s'y épuisent. L'une des plus chères et des plus dévouées compagnes de Madame d'Youville, Mlle Cusson, succombe à la peine en 1741. Et voilà la communauté réduite à trois membres. Presque en même temps, celui que les nouvelles religieuses regardent comme leur fondateur, et qui, au pire de la tempête, est resté leur suprême soutien, M. Normant, est frappé d'une maladie qu'on croit mortelle. Pour comble, Mme d'Youville se voit prise à son tour d'un mal de genou qui la cloue sur une chaise.

Et ce n'est pas encore assez. La fondatrice à peine guérie, dans la nuit du 31 janvier 1745, un incendie la chasse de sa maison, elle, ses filles, ses pauvres et jette tout ce monde à demi vêtu sur la neige. Et le peuple montréalais, accouru au spectacle, manifeste sa sympathie à sa façon: « Juste châtement du ciel! », s'écrie-t-il. Et l'on se montre la flamme violette et l'on se dit: « Voyez: c'est la flambée de l'alcool destiné aux sauvages! » Un négociant, M. Fondblanche, offre aux incendiées une maison à lui. Le gouverneur Boisberthelot de Beaujours, toujours sympathique, lui aussi, ordonne aussitôt aux incendiées d'évacuer leur refuge, sous peine d'en être chassées par ses gardes. Une dame charitable, Mme Lacombe, met sa maison à la disposition des expulsées. Elles vont s'y cacher.

Enfin, en 1747, voici poindre une lueur d'espoir. Serait-ce miracle de la Providence? Devant la décomposition financière et morale des Frères hospitaliers, les autorités coloniales, de concert avec l'évêque, prennent

une décision inattendue, presque incroyable: confier provisoirement l'administration de l'Hôpital à Madame d'Youville. Hélas, provisoire qui risquera d'en rester au provisoire, par la faute d'abord des autorités métropolitaines qui répugnent toujours à favoriser la naissance d'une communauté nouvelle, dans une colonie où, estime-t-on, il ne s'en trouve que trop. Puis, en conséquence de cette attitude de la Cour, que n'arrive-t-il point? L'évêque Pontbriand, M. de la Jonquière et M. Bigot, qui ne savent évidemment où donner de la tête, reviennent sur leur premier projet. Le mieux, le plus opportun, ne serait-ce point plutôt de supprimer, en bonne et due forme, l'Hôpital de Montréal, pour le fusionner avec l'Hôpital général de Québec, ce dernier, hôpital pauvre, aux bords de la ruine que les biens-fonds des hospitaliers pourraient restaurer?

Il y a de ces rancuniers de Montréalais qui prétendent, comme l'on sait, que Québec a toujours passionnément aimé ces sortes de fusions. Si banal que soit ce rappel, ils vous diront, par exemple, que la petite capitale n'a pas vu naître sans quelque déplaisir sa rivale d'amont le fleuve, qu'elle eût préféré fusionner les deux villes, ou, du moins, établir l'autre à sa portée, à l'île d'Orléans, pour la tenir sous observation; ils vous diront encore qu'au temps de Mgr de Laval Québec songea sérieusement à fusionner les deux Hôtels-Dieu, celui de Montréal et le sien; puis, plus tard, sous Mgr de Saint-Vallier, qu'on parla encore de fusionner la Congrégation de Notre-Dame et les Ursulines; et qu'alors il n'est pas si extraordinaire que, sous Mgr de Pontbriand, on ait songé à fusionner Hôpital général de Montréal et Hôpital général de Québec.

Ce que ne disent pas ces Montréalais, c'est que Québec a peut-être eu quelque raison de redouter ce Montréal par trop fiévreux et capiteux, foyer de tant d'explosions, foyer des aventures, des expansions désor-

données, foyer de la course des bois, foyer des explorateurs aux jambes trop longues, capitale des grandes foires indiennes, fief par excellence des princes de l'eau-de-vie, centre accapareur de la vie commerciale, sinon même de la vie politique.

Quoi qu'il en soit, le beau matin du 23 novembre 1751, Madame d'Youville, qui revient du marché, entend au milieu d'une sonnerie de tambour, un crieur public qui prononce son nom. Et qu'apprend-elle? Que, par ordonnance de MM. Pontbriand, La Jonquière et Bigot, le traité provisoire conclu en 1747 avec la dame d'Youville est proprement abrogé et consommée tout de bon la fusion de l'Hôpital général de Montréal avec l'Hôpital général de Québec. En d'autres termes, la dame d'Youville n'a qu'à quitter la place, à la Pointe-à-Callières, et au plus tôt. D'ordre de M. Bigot, appuyé, hélas, par l'évêque, l'expulsée se verra même refuser le remboursement des dix mille livres dépensées pour réparations urgentes dans l'hôpital en ruines (dix mille livres empruntées). Au surplus, M. Bigot la blâmera d'avoir accru le nombre des pauvres hospitalisés et d'avoir accueilli, pour les soigner moralement, une quinzaine de femmes de mauvaise vie. Encore plus amèrement, le galant homme reprochera à la dame d'avoir coupé les cheveux de ces belles et de les avoir ainsi défigurées. Pour n'être pas en reste en ces amabilités, on intime à la dame d'Youville, avant que de livrer ses terres de la Pointe-Saint-Charles aux religieuses de Québec, d'avoir à les faire labourer et ensemercer. Ainsi qu'ordonnées les choses se passent. Sans tarder les religieuses de Québec prennent possession des terres de l'Hôpital de Montréal et commencent même le transport du mobilier dans leur maison de la capitale.

Tout allait bien sans la Providence qui n'aime pas toujours les fusions. Montréal non plus, je vous l'ai dit, ne les a jamais aimées plus qu'il ne faut. Et comme s'il

eût fallu démontrer, une fois de plus, l'inconstance des foules, et qu'il n'y a pas que les civilisations qui soient mortelles, mais les cabales aussi, ce petit peuple qui, hier, jetait des pierres aux pauvres Sœurs et faisait d'elles, pourtant alors habillées de noir, des Sœurs grises, et vous savez pourquoi, ce même peuple devient tout à coup feu et flamme pour les filles de la Youville. Depuis quatre ans, il a pu les observer à l'hôpital. Il les a vues si paisibles, si bonnes, si miséricordieuses à toutes les misères humaines! Il a eu beau se mettre au guet: de l'hôpital pas un seul Indien n'est sorti ivre. Donc, plus de doute possible. Les bonnes Sœurs grises sont tout de bon dégrisées. Puis, ces Montréalais s'inquiètent de leurs pauvres et, très fiers, ne se soucient guère d'en faire cadeau à Québec.

Pendant ce temps, la virile dame d'Youville, aidée du sentiment populaire et des Sulpiciens, défend son œuvre avec une intrépide éloquence; elle plaide auprès des autorités coloniales, auprès de Bigot, auprès de l'évêque. En France, le supérieur de Saint-Sulpice porte toute l'affaire à la cour. Mais, en cette controverse, c'est une femme qui a subitement l'éclair de génie. L'État français, qui ne paie pas ou qui paie mal ses dettes, ne prise rien tant que ceux-là de ses sujets qui paient les siennes ou qui paient celles des autres où l'État se trouve impliqué. Ingénieusement, Madame d'Youville, à la seule condition qu'on lui confie la direction de leur établissement, s'offre à payer jusqu'au dernier sou les dettes des Frères hospitaliers. Aussitôt coup de barre. Le vent tourne. Arc-en-ciel. En trois temps, Sa Majesté annule l'ordonnance des administrateurs coloniaux; aux anciens Frères hospitaliers, elle substitue la dame d'Youville; enfin, et par surcroît de complaisance, elle daigne même ériger la dame et ses compagnes en communauté. Et M. Bigot, un peu étourdi de ce revirement, n'a plus qu'à contraindre les religieuses



A la télévision on signale le caractère charitable de Mère d'Youville dans le désarrois de la Conquête.

de Québec à se démettre des biens-fonds de l'Hôpital de Montréal, à rentrer chez elles. Et certains meubles emballés trop tôt n'ont qu'à refaire, en sens inverse, le voyage entre Québec et Montréal. Hélas, c'était la mort, encore une fois, de la fusion! Et, de la part du Bon Dieu, c'était la fin du noviciat des Sœurs grises.

* *
*

Ceci se passait en 1753, à la veille de la guerre de la conquête. C'est en 1737 qu'avec trois compagnes la jeune veuve d'Youville commençait de s'entraîner au service des pauvres. Il lui aura donc fallu seize ans de travaux, de lutttes tenaces, d'épreuves de toute sorte pour obtenir son hôpital. Pendant tout ce temps elle a attendu son œuvre. Maintenant son œuvre l'attend. Avec quel entrain, quelle plénitude et chaleur d'âme, elle va s'y donner. Ses effroyables épreuves ont pu meurtrir le cœur de cette femme. Elles n'ont affaibli en rien son admirable ressort moral. Bien au contraire, toutes les puissances d'action refoulées, comprimées en elle pendant la longue attente, ne vont que se donner davantage libre et plein jeu.

En 1747, en quel délabrement n'a-t-elle pas trouvé l'institution qu'on lui confiait? Un édifice aux murs lézardés, avec carreaux en partie crevés; pour tout dire, une maison à réparer de la cave au comble. Là-dedans, deux vieillards au service de quatre pauvres. Pour tout revenu 700 livres de la monnaie du pays sur l'Hôtel de Ville de Paris, rente déjà saisie par les créanciers des Frères; pour seuls biens-fonds la ferme de la Pointe-Saint-Charles, à peine défrichée, sans bestiaux, avec des bâtiments en dépérissement: ferme qui rapporte environ 450 minots de blé, quand, pour nourrir les pauvres dont le nombre va

croissant, il en faudrait 1,800 minots par an. Aidée du public définitivement conquis, aidée toujours de Saint-Sulpice qui quête même pour elle dans les paroisses, l'ingénieuse économe porte, en trois ans, ses recettes à 20,000 livres, sans empêcher toutefois que la dépense grandissante n'excède encore d'un tiers.

Alors sa fertilité d'esprit met tout en œuvre. Elle accueille, en son hôpital, des dames pensionnaires. Elle et ses filles acceptent toute sorte de travaux d'aiguille; pour les troupes du roi on fabrique des vêtements, des pavillons de guerre; on travaille pour les marchands des Pays d'en haut: on confectionne des habillements pour sauvages et sauvagesses, des ornements pour les chefs de tribus. On travaille pour les églises: on fabrique des hosties, des bougies. On se livre même à diverses branches de commerce: on répare, on remet en opération la brasserie des Frères; on met en torquettes du tabac en feuilles; on fabrique et vend de la chaux, de la pierre à bâtir, du sable, etc., etc. Et quoi encore? Sur la ferme de la Pointe-Saint-Charles remises à point, on pacage des animaux. L'Hôpital a même son bateau qui organise des voyages, des excursions pour le public. Au surplus, la fondatrice a mis au travail tous les pauvres de l'hôpital en état de rendre service. Elle-même donne l'exemple; elle fabrique de la chandelle; elle exécute les ouvrages les plus rebutants. Elle et ses Sœurs aident, en qualité de manœuvres, à la construction de plusieurs bâtiments et, en particulier, du mur d'enceinte de 3,600 pieds qui enserre l'hôpital.

Avec toutes ces aumônes, industries et travaux, l'habile femme d'affaires, au dernier jour du Régime français, finit par porter ses recettes à près de 60,000 livres. Bien entendu, elle paie les dettes des Frères et fait même des épargnes que, pour assurer la sécurité à ses pauvres, elle

convertit en rentes sur la France. Que ne lui a-t-on confié les finances de la colonie, en lieu et place de M. Bigot!

La moindre merveille n'est point qu'en dépit de tout l'hôpital n'a cessé de prendre essor. La fondatrice jette les fondements de maintes autres constructions: bâtiment pour les serviteurs, boulangerie, prolongement de l'hôpital pour loger plus de pauvres, déplacement et achèvement de l'église. Et cet hôpital agrandi devient véritablement hôpital général. Il s'ouvre à toutes les misères, à tous les pauvres, à tous ceux que refuse l'Hôtel-Dieu: les épileptiques, les lépreux, les femmes picotées, les femmes de mauvaise vie, les prisonniers anglais blessés ou malades (l'on est en pleine guerre), prisonniers qu'il faut parfois dérober aux atrocités des sauvages.

Et n'allons pas oublier une des entreprises les plus méritantes: la fondation, en 1761, dès la première année du régime britannique, d'un hospice et d'une crèche pour les enfants trouvés. La première, en Amérique, la Sœur d'Youville va se porter au secours de ces petits infortunés, 15 à 20 chaque année, 328 en tout pendant les onze et dernières années de sa vie. Entreprise qui, en ce temps-là, consiste non seulement à recueillir ces petits malheureux, mais à leur trouver et à leur payer, pour un temps, une nourrice, puisque ce succédané qu'est la bouteille de lait à l'usage du nouveau-né n'est pas encore inventé. Dévouement continué depuis deux cents ans et qui mériterait aux filles de Mère d'Youville autre chose, ce semble, que les attaques inconsidérées de journalistes superficiels.

Mais surtout que nous voilà loin, n'est-il pas vrai, des seuls douze pauvres dont les lettres patentes du roi imposaient l'entretien à Madame d'Youville.

Cependant, pour la fondatrice, le cycle des épreuves n'est pas clos. Il semble que Dieu l'ait voulu maintenir à la limite constante de l'héroïsme. Des âmes privilégiées

existent, au surplus, hosties prédestinées, dont il paraît bien que l'œuvre ne se puisse établir et vivre qu'en se nourrissant de leur propre chair et de leur propre destruction, victimes brûlées et mangées en des sacrifices aussi féconds qu'impitoyables.

Deux catastrophes au moins vont fondre sur Mère d'Youville: la première, celle de 1760, guerre de la conquête: disette, famine affreuse, hausse effroyable de toutes choses en ce Montréal encombré de réfugiés; angoisses de la cession du pays, craintes pour la religion, pour la survie même des communautés de filles; tentation de l'exode en France qui s'infiltré partout, jusque chez les Sœurs de l'Hôtel-Dieu; départ de protecteurs, amis et parents; baisse des recettes qui, en dépit de l'afflux de misères à soulager, tombent de 60,000 à 9,000 livres; puis, pour couronner le tout, dévaluation de la monnaie, créance de 100,000 francs de l'Hôpital sur le gouvernement français — créance déjà entamée par les tricheries des agents de Bigot — réduite, dans le règlement final, à 699 francs. La Mère d'Youville n'a pas le tempérament à chanter devant Rome qui brûle. Elle écrit: « En voilà bien à la fois: perdre son roi, sa patrie, son bien... » Non, elle n'a pas vu, celle-là, dans la conquête anglaise, un bienfait providentiel. C'est en ces années de misère, du reste, qu'une autre catastrophe vient doubler la première: cet incendie du 18 mai 1765 qui, après avoir dévoré plus de cent maisons du petit Montréal d'alors, court jusqu'à la Pointe-à-Callières, s'attaque furieusement à l'Hôpital général, l'anéantit et jette dans la rue, sans abri, 118 personnes.

Cette fois, est-ce la fin de tout? Sera-t-il vraiment possible de tout recommencer dans la misère générale et totale? La femme de foi intrépide et de muscles d'acier recommence le plus simplement du monde. Moins d'un

mois après l'incendie, elle se met à rebâtir son hôpital. Quatre ans plus tard, en 1769, elle a terminé. Incomparable payeuse de dettes, elle a même remboursé emprunts et achats, sauf une minime somme de 7,000 livres. Entretiens, parce qu'une seule entreprise ne lui suffit jamais, et toujours par souci de ses pauvres, pour leur ménager des biens-fonds, elle a acquis la seigneurie de Châteauguay avec les îles dépendantes; elle y a construit un moulin à eau et, pour actionner le moulin, elle a fait creuser, dans les rapides, un canal, avec digue de 280 pieds. Magnifique exemple d'activité et de courage. A une heure tragique de l'histoire de son pays, alors que tant d'autres perdaient cœur et foi et s'abandonnaient à trop de capitulations, une fondatrice canadienne démontrait par ses œuvres les inépuisables réserves de l'énergie chrétienne et française.

* *
 *

Le 9 décembre 1771 la Mère d'Youville était frappée de paralysie. Le 13 du même mois une seconde attaque la terrassait. Elle expirait le 23 décembre suivant, à soixante-dix ans. Le soir de sa mort, un M. Delisle qui se promène au bord du fleuve et plusieurs citoyens du faubourg Saint-Laurent aperçoivent dans le ciel, au-dessus de l'Hôpital général, une croix de feu. Le grain d'uranium a commencé d'émettre ses rayons radio-actifs. Une héroïne a vraiment accompli le dépassement humain. Tout maintenant peu germer sur cette tombe.

Comment résumer cette vie? Comment le personnage l'explique-t-il? Dieu l'avait gratifié de remarquables qualités naturelles. Tous ses contemporains, tous ses historiens s'accordent à louer son impeccable bon sens, sa solidité de jugement, son indéfectible énergie, sa merveilleuse débrouillardise. Je dirais volontiers une tête, un cerveau

d'homme sur un corps de femme, si j'étais assuré que les femmes professent une foi quelconque en la cervelle masculine et qu'en tout cerveau d'homme il y ait vraiment de la cervelle.

Disons tout simplement qualités, vertus de femme qui ont pris racine et se sont sublimées dans la foi, dans une vie intérieure ardente et profonde.

Mère d'Youville a eu ses dévotions particulières au Sacré-Cœur, à la Sainte Croix, à la Vierge, à saint Joseph, aux Anges, à saint Charles. Mais on sait qu'elle avait pour dévotion capitale et centrale, la dévotion au Père éternel. Dévotion qui dérivait, en droite ligne, du *Notre Père*, de cette révélation du Christ qui, au Dieu trop froid et trop lointain, a substitué le Dieu d'amour pour qui nous sommes des enfants aimés, chéris presque à la folie. Manifestement, par privilège tout spécial, cette grande âme a reçu ce que l'apôtre appelle « l'Esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous crions: *Abba Pater!* » Toutes les inspirations, tous les déploiements de son activité religieuse, comme autant de greffes spirituelles, ont trouvé là leur sève nourrissante.

De cette dévotion filiale au Père, procède, à n'en pas douter, sa confiance si absolue, presque téméraire en la Providence, confiance qui la fait se jeter éperdument dans les plus hasardeuses entreprises, tellement elle a foi que la Providence du Père ne saurait manquer à ceux qui travaillent pour que son nom soit sanctifié et que son règne arrive. Confiance qui lui inspirera, comme tout naturellement, ce geste héroïque et pathétique du 18 mai 1765, alors que, devant l'impitoyable brasier qui achève d'anéantir le fruit de tant de travaux et de tant de peines, dans une exaltation qui n'appartient qu'aux saints, la Mère s'écrie: « Mes enfants, nous allons réciter le *Te Deum* à

genoux, pour remercier Dieu de la croix qu'il vient de nous envoyer! »

De tout cela enfin procède son amour extraordinaire des pauvres, persuadée qu'elle est, en se donnant aux nécessiteux, de donner sa vie aux enfants les plus chéris du Père, aux incarnations les plus parfaites du Christ en sa passion, et persuadée aussi, sans doute, qu'il n'est rien comme l'image du pauvre pour conduire au Père des pauvres et au Père des miséricordes: *Pater pauperum*, *Pater misericordiarum*. On a dit de Jeanne de Chantal qu'en ses voyages dans villes et villages elle n'allait pas visiter les monuments, mais chercher des malades et des pauvres à qui porter secours, Mère d'Youville eût pu faire la même chose. Cette femme possédait sûrement ces yeux de croyant qui, derrière les haillons et les chairs les plus disgraciées, perçoivent, dans une clarté percutante, la personne même du Christ: « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'étais nu et vous m'avez vêtu... Ce que vous ferez au plus petit de ceux-là, c'est à moi que vous le faites. »

La pauvreté, qui l'a aimée, qui l'a pratiquée plus qu'elle, avec une passion, une inflexibilité plus franciscaines? N'a-t-elle pas voulu qu'à son exemple ses Sœurs fussent aussi pauvres que les pauvres de l'hôpital? J'aime me représenter ce tableau de petites religieuses aux robes rapiécées, en bas de toile et mauvais souliers, faisant leur lessive d'hiver sur le fleuve, au bord de trous percés dans la glace, et s'en revenant de leur dur travail, les doigts gelés, leurs vêtements appesantis de glaçons, mais le cœur nageant et chantant dans la joie. Heureuse fondatrice dont l'esprit surnaturel a pu longtemps, dans sa communauté naissante, suppléer toute règle, tout noviciat et qui, à sa mort, arrachera à ses filles ce mot d'une vérité

si profonde et dans tous les sens: « Nous n'avons plus de mère! »

D'autres grands mots ont été prononcés sur la tombe de cette femme. « Nouvelle de Chantal », dira M. Gravé, du Séminaire de Québec. « Une des personnes les plus marquantes dans l'histoire de l'établissement de cette colonie », écrit le sulpicien Antonio Sattin, en sa préface à l'histoire de la Vénérable. L'abbé Faillon aura dessein d'intituler la biographie de Mère d'Youville: *la Femme forte du Canada*. Et l'historien sulpicien ajoutera, vers la fin de son œuvre: « ... dans l'Amérique personne jusqu'à Mme d'Youville n'avait réuni si universellement ni retracé avec autant de vérité les traits divers sous lesquels le Sage s'est plu à nous peindre le caractère de la femme forte... » « Émule » de la Mère de l'Incarnation, ne craint pas d'affirmer l'abbé Auguste Gosselin. « Parmi les hautes figures qui font la gloire du Canada, voici, nimbée d'un prestige unique, Mère d'Youville, la fondatrice canadienne », écrit Mme Albertine Ferland-Angers.

Mgr Bourget, par mandement du 23 décembre 1849, lors de l'exhumation des restes de la vénérable Mère, se disait heureux de faire quelque chose « qui pût acquitter toute la reconnaissance que lui doivent les pasteurs et les fidèles de ce diocèse, pour tous les généreux sacrifices qu'elle a faits pour la gloire de son Dieu et le soulagement de ses pauvres ».

Si j'osais, à mon tour, exprimer mon sentiment, je dirais: Mère d'Youville, l'une des femmes géniales du Canada, l'une des plus belles parures de l'Église canadienne!

Une croix gigantesque s'allume la nuit sur le mont Royal, symbole, synthèse lumineuse de tous les élans spirituels qui, depuis Maisonneuve et Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys et Jeanne Le Ber, ont animé, tiré

par en haut l'histoire de la grande cité. A la grandeur d'une ville, ceux-là seuls, en effet, n'ont pas contribué qui lui donnent ses assises et ses structures matérielles, si imposantes qu'elles soient. Ceux et celles-là y contribuent tout autant et sans doute davantage qui composent à la cité son visage humain, son climat spirituel. Dans le resplendissement de la croix de la montagne montréalaise, croyons qu'il y a beaucoup de la croix de feu qui, un soir de 1771, se dressa dans le ciel, sceau suprême sur une grande œuvre et sur la vie d'une grande ouvrière: Marguerite Dufrost de Lajemmerais.

BNQ



000 380 674

COLLECTION "TEXTES"

- No 1 — *Pour mieux connaître nos Fondateurs.*
Émile GERVAIS, S. J.
- No 2 — *Lettre pastorale de NN. SS. les Évêques
sur nos Fondateurs.*
- No 3 — *Le Culte des Fondateurs de l'Église ca-
nadienne.*
S. Ém. le cardinal
Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I.
- No 4 — *La Pédagogie de Marie de l'Incarnation.*
Soeur SAINTE-MARIE, O. S. U.
- No 5 — *L'admirable exemple des Fondateurs.*
Émile GERVAIS, S. J.
- No 6 — *Les Fondateurs se penchent sur notre
misère.*
Émile GERVAIS, S. J.
- No 7 — *Les hautes vertus de Jeanne Mance.*
Soeur MONDOUX, R. H.
- No 8 — *Jeanne Mance.*
Chanoine Lionel GROULX
- No 9 — *Mère Catherine de Saint-Augustin.*
Chanoine Lionel GROULX
- No 10 — *Marie de l'Incarnation missionnaire et
saint Joseph.*
Chanoine J.-L. BEAUMIER
- No 11 — *Une femme de génie au Canada*
Chanoine Lionel GROULX

1-00-2-57-16507-Z

COMITÉ DES FONDATEURS
DE L'ÉGLISE CANADIENNE
25 OUEST, RUE JARRY, MONTRÉAL-11

